

tenir une candidature toute constitutionnelle, pleinement justifiée d'ailleurs par le mérite de ce personnage énergique et nullement opposant, il n'eût rien pu sortir de là que l'inscription d'une famille nouvelle dans les fastes consulaires. Malheureusement il n'en fut point ainsi. Marius n'était point noble; et il avait le tort d'aspirer à la magistrature suprême. Il encourait le mépris de toute la caste régnante: il n'était qu'un impudent novateur et qu'un révolutionnaire! Comme jadis les patriciens envers le plébéien se portant candidat aux grandes charges, la noblesse agira aujourd'hui envers Marius, et cette fois même sans avoir pour soi la lettre du droit public! Metellus bafoue son brave subalterne; il a contre lui d'aigres plaisanteries: « Qu'il attende donc pour poser sa candidature: mon fils, qui sera son compétiteur, n'a point encore de barbe au menton! » A la dernière heure seulement, et le plus disgracieusement du monde, un congé lui est donné, pour aller à Rome solliciter le consulat de l'an 647. Mais bientôt Marius se venge avec usure de l'injustice de son général. Devant le peuple ébahi il fustige Metellus à l'encontre de la loi militaire et des justes convenances: il le montre administrant mal, guerroyant mal: à cette foule qu'il flatte, et qui tous les jours se croit odieusement trahie par les conspirations secrètes, indubitables de l'aristocratie, il débite le sot conte de la trahison de l'ex-consul. A l'entendre, Metellus, pour se perpétuer dans son commandement, traîne à dessein la guerre en longueur. Les badauds de la rue crient à l'évidence du fait: bon nombre de malveillants, qui pour de bonnes ou de mauvaises raisons, en veulent au pouvoir, les marchands notamment, irrités, non sans motifs, saisissent aux cheveux l'occasion qui s'offre de porter à l'aristocratie la blessure qui lui sera le plus sensible; et Marius est élu à une énorme majorité. De plus, bien que sous l'empire de la loi de Gaius Gracchus, il appartienne au Sénat de répartir les affaires entre les deux consuls (p. 64), un plébiscite excep-

107 av. J.-C.

tionnel appelle le nouveau consul au commandement suprême en Afrique.

Donc en 648, Marius prend la place de Metellus. Restait à accomplir des promesses présomptueuses, et qui ne coûtaient rien en paroles. Restait à faire mieux que Metellus, et à ramener au plus tôt Jugurtha pieds et poings liés dans Rome. Marius guerroye à son tour contre les Gétules: il va, vient, soumet quelques villes non occupées jusqu'alors, et entreprend une expédition contre Capsa, expédition plus pénible encore que celle de Metellus contre Thala. La ville capitale et tous ses habitants valides, en dépit de la foi signée, sont mis à mort: bon moyen, moyen unique d'empêcher cette cité du désert de retomber dans la révolte. Enfin le consul attaque une forteresse en montagne, dominant le fleuve *Molochath* (*Moulouïa*) qui sépare la Mauritanie de la Numidie. Là Jugurtha avait caché ses richesses. La place est prise d'assaut, au moment même où, désespérant de l'entreprise, le Romain songe à lever le siège. Un heureux coup de main, l'escalade tentée par de hardis soldats les a rendus maîtres d'un nid d'aigle inaccessible! S'il ne s'était agi que d'endureir l'armée au moyen de *razzias* hardies, ou de faire gagner du butin aux soldats, ou enfin de rejeter dans l'ombre l'expédition de Metellus dans le désert par une pointe plus loin poussée, on eût pu applaudir à tous ces mouvements, à tous ces exploits: mais le but de la guerre, celui que Metellus n'avait point un seul instant perdu de vue, la capture de Jugurtha, ce but, combien on en était loin! Rien ne justifiait, par exemple, l'expédition sur Capsa, alors que la marche de Metellus sur Thala, si téméraire qu'on pût la dire, avait eu au contraire son très-sérieux motif. Il y avait pareillement faute grave à pousser vers le Molochath, à menacer, sinon envahir la Mauritanie. Bocchus, en effet, qui pouvait, soit terminer du coup la guerre au profit de Rome, soit lui rouvrir une carrière sans fin, Bocchus traita avec Jugurtha. Moyennant abandon

106 av. J.-C.

Nouveaux combats sans plus de résultats.

d'une part de son royaume, le Numide obtint la promesse d'un énergique appui. Aussitôt l'armée romaine, à son retour des bords du Molochath, est un soir enveloppée par les masses énormes de la cavalerie des deux rois : il lui faut combattre, sur le lieu même, coupée qu'elle est par sections en marche, sans ordre de bataille, sans commandement qui dirige ses efforts. Elle doit s'estimer heureuse d'avoir pu gagner, ses rangs déjà éclaircis, deux collines voisines, où provisoirement elle campe en sûreté durant la nuit. Mais la victoire avait enivré les Africains : par leur incurable négligence ils en perdirent tous les fruits. Ils se laissèrent surprendre aux premières lueurs du matin par les Romains qui s'étaient reformés : ils furent chassés et dispersés. A dater de là l'armée plus prudente continua sa retraite en bon ordre. Une fois encore les hordes africaines l'assaillirent de quatre côtés en même temps : le péril était grand. Mais le chef de la cavalerie, Lucius Cornelius Sylla, mit enfin en déroute les essaims qui tourbillonnaient devant lui ; et revenant de les poursuivre, il se jeta sur Bocchus et Jugurtha, qui avaient pris à dos l'infanterie. Leur attaque est aussi repoussée ; et Marius ramène les Romains dans ses quartiers d'hiver de Cirta

106-105 av. J.-C. (648-649).

On négocie
avec
Bocchus.

Chose facile à comprendre, mais néanmoins singulière, on n'avait rien fait, autrefois, pour acquérir l'amitié de Bocchus, si même on ne l'avait pas hautement dédaignée. Aujourd'hui que les hostilités se sont ouvertes, on la recherche ardemment. Comme il n'y a point eu de déclaration de guerre formelle, les Romains sont à l'aise pour négocier. Bocchus alors de reprendre, sans trop de difficultés, son attitude à double face : il ne brise pas son alliance avec son gendre, ni ne le renvoie : mais à la même heure il entre en pourparlers avec le général romain sur les conditions d'une alliance avec Rome. Quand on est tombé d'accord ou quand on semble l'être, il demande que Marius lui envoie, pour

conclure définitivement, et pour recevoir de ses mains le royal captif, ce Lucius Sylla, qu'il a connu jadis, et qui lui est personnellement agréable. Sylla avait paru à sa cour comme envoyé du Sénat romain : d'autre part, il était recommandé au roi par les ambassadeurs mauritaniens, qui, en route pour l'Italie, en avaient reçu de signalés services. Marius était fort perplexé. S'il refusait, c'était la rupture ; s'il acceptait, il semblait mettre son plus noble et son plus brave officier à la merci d'un homme en qui l'on ne pouvait rien moins que se fier, jouant au su de tous double jeu avec Rome et avec Jugurtha ; et voulant, selon toute apparence, avoir, dans son gendre et dans Sylla, des otages au regard de tous. Mais le besoin d'en finir triompha de tous les scrupules, et Sylla se chargea volontiers de la mission que Marius lui imposait. Il partit audacieusement, sous la conduite de *Volux*, fils de Bocchus ; et sa hardiesse ne se démentit pas, lorsqu'il se vit seul avec son guide et qu'il lui fallut passer au milieu du camp de Jugurtha. Ses compagnons lui conseillaient de fuir : loin de céder à cette lâche pensée, le fils du roi à son côté, il continua sa route au travers des escadrons ennemis, et arriva sain et sauf. La fierté de son attitude et de son langage ne nuisit point aux négociations avec le sultan maure, qui enfin tourna complètement du côté de Rome. Jugurtha est sacrifié. Sous la fausse couleur de lui tout accorder, le beau-père attire le gendre dans une embuscade où son escorte est massacrée, où lui-même est fait prisonnier. Le grand trahisseur tombait par la trahison de ses proches. L. Sylla revint au quartier-général, amenant enchaîné le rusé et infatigable Numide et ses enfants ; la guerre prenait fin après sept ans de combats. La victoire fut attachée au nom de Marius : devant son char de triomphe, quand il fit son entrée dans Rome, le 4^{er} janvier 650, on vit marcher Jugurtha et ses deux fils, tous trois chargés de fers par-dessus leurs habits royaux : à peu de jours de là et par l'ordre de Marius encore, l'enfant du

Jugurtha
est livré aux
Romains.
Son
supplice.

104 av. J.-C.

désert fut plongé dans la prison d'État souterraine, dans l'antique caveau de la source Capitoline [le *Tullianum*], dans « un bain glacé, » comme l'appelait le malheureux. Il n'en franchit le seuil que pour y périr étranglé ou mourir de faim et de froid. Pour être juste, il convient de le dire, Marius n'avait eu que la moindre part au succès. La conquête de la Numidie jusqu'à la limite du désert avait été l'œuvre de Metellus : on devait à Sylla la capture de Jugurtha. Entre les deux, le rôle joué par Marius ne laissait pas que de faire courir des risques à son ambition de parvenu. Marius se dépitait, en entendant son prédécesseur se targuer du surnom de *Numidique* : plus tard, il entra en fureur, quand le roi Bocchus consacra au Capitole un monument votif en or, représentant la remise de Jugurtha à Sylla. Et pourtant, il n'était pas qu'aux yeux des juges impartiaux les exploits de Metellus et de Sylla ne repoussassent ceux de Marius dans l'ombre. Sylla surtout dans cette course brillante au travers du désert, n'avait-il pas manifesté sous les yeux de tous, du général et de l'armée, et son courage, et sa présence d'esprit, et son adresse, et sa puissante action sur les hommes? C'eût été peu de chose que ces rivalités militaires, si elles n'avaient eu leur part d'influence dans les luttes des partis politiques; si Marius n'avait pas servi d'instrument à l'opposition pour renvoyer le général aristocrate; si la faction régnante n'avait pas, dans ses amères rancunes, fait de Metellus et de Sylla ses coryphées militaires, les vantant bien plus haut que le vainqueur nominal de Jugurtha! Nous aurons à revenir sur ces incidents et leurs fatales conséquences, quand nous traiterons de l'histoire intérieure de la République.

Réorganisation
de la
Numidie.

L'insurrection du royaume client de Numidie prit fin, sans apporter un changement notable, soit dans la politique générale, soit dans la situation particulière de la province d'Afrique. Par dérogation au système suivi partout ailleurs en ces temps, la Numidie ne fut point déclarée

province romaine : la raison en paraît évidente. Pour occuper le pays, il eût fallu des soldats qui le gardassent contre les hordes du désert : or il n'était en aucune façon dans la pensée du pouvoir, à Rome, d'entretenir en Afrique une armée permanente. On se contenta donc d'annexer à l'empire de Bocchus la Numidie la plus occidentale, tout le pays sans doute qui va du *Molochath* (*Moulouïa*) au havre de *Saldæ* (*Bougie*), et qui s'appellera plus tard la *Mauritanie de Césarée* (*provinces d'Oran et d'Alger*) : quant au surplus du royaume amoindri de Jugurtha, les Romains le donnent à *Gauda*, demi-frère de celui-ci, prince faible de corps et faible d'esprit, mais dernier survivant des petits-fils légitimes de Massinissa; et qui, dès l'année 646, avait, à l'instigation de Marius, porté ses prétentions jusque devant le Sénat¹. Quant aux tribus gétules de l'intérieur, elles sont rangées, à titre de libres alliées, parmi les nations indépendantes rattachées à Rome par la loi des traités.

108 av. J.-C.

¹ Salluste nous a laissé, sous le titre de la *Guerre de Jugurtha*, un tableau politique de genre, merveilleux par la vivacité de sa couleur, et l'unique document original qui nous reste au milieu de la tradition pâlie et effacée de l'époque. Mais ce tableau, fidèle à la loi poétique, et non à celle de la composition historique, se clôt par la catastrophe de Jugurtha. Et quant aux autres sources, nulle part nous ne trouvons exposée d'une façon complète la condition faite ensuite à la Numidie. Salluste (c. 65); Dion. (*Fragm.*, 79, 4, Bekk.) indiquent bien que Gauda a succédé à Jugurtha; et une inscription de Carthagène lève tous les doutes, en l'appelant roi et père de Hiempsal II (V. *supra*, p. 96, à la note). Dans l'ouest, la frontière entre la Numidie d'une part, et l'Afrique romaine et Cyrène de l'autre, restèrent les mêmes que devant : nous le savons par César (*Bell. civ.*, 2, 38; *Bell. Afr.*, 43, 77) et par la constitution provinciale postérieure. Il était naturel au contraire, et Salluste le fait d'ailleurs pressentir (c. 97, 102, 111), que le royaume de Bocchus reçut des agrandissements immédiats et importants : aussi voyons-nous plus tard, ce qui confirme l'assertion, la Mauritanie, confinée jadis à la seule *Tingitane* (*Maroc*), englober le pays de Césarée (*Alger*) et celui de Sétif (*Sétif*), et la moitié occidentale de la province actuelle de Constantine. Mais comme c'est par deux fois que la Mauritanie a reçu des Romains les agrandissements dont il s'agit, en 649 d'abord, après l'extradition de Jugurtha, et en 708, après la dissolution définitive du royaume numide, je suis porté à croire que la contrée Césaréenne a été donnée par les Romains dans la première circonstance, et celle de Sétif dans la seconde.

105.
46.

Quoique d'ordinaire on accorde trop d'importance aux résultats politiques de la guerre, ou mieux de l'insurrection de Jugurtha, encore faut-il en tenir compte : ils offrent aussi plus d'intérêt que les arrangements relatifs à la clientèle africaine. Tout d'abord apparurent en pleine lumière les vices multipliés du système gouvernant : il devint notoire pour tous ; il fut, pour ainsi dire, judiciairement constaté que, sous ce régime, toutes choses dans Rome étaient mises à prix, les traités de paix et l'intervention, les murs du camp et la vie des soldats. L'Africain n'avait en rien outrepassé la vérité exacte, quand, sortant de la ville, il s'était écrié : « O cité vénale ! si elle trouvait » qui la pût acheter !¹ » Au dedans comme au dehors, tout est marqué au coin de la plus détestable corruption. Le hasard a déplacé les perspectives en nous conservant la relation prise sur le vif de la guerre d'Afrique, et en en mettant le tableau plus près de nos yeux que n'est celui des autres événements politiques ou militaires du siècle. Dans le vrai, toutes ces révélations n'apprenaient rien que chacun ne sût de longue date, que ce que tout patriote hardi aurait pu facilement démontrer par les faits. De l'affaire de Numidie ressortaient, je le veux, de nouvelles preuves, à la fois plus fortes et plus incontestables, de l'abaissement du gouvernement sénatorial restauré, abaissement qui n'était dépassé que par l'incapacité même des gouvernants : mais à quoi bon cette lumière, alors qu'il n'y avait ni opposition ni opinion publique assez puissantes pour forcer le pouvoir à compter avec elles ? La guerre numidique avait montré le néant de l'opposition, en même temps que les prostitutions du pouvoir. Impossible de gouverner plus mal que ne l'avait fait la restauration, de 637 à 645 : impossible d'imaginer un corps plus désarmé, plus irrémisiblement perdu que ne l'était le Sénat en 645 ! Que s'il y avait eu vraiment à Rome une

117-109 av. J.-C.

109.

¹ [O urbem venalem ! et mature perituram si emptorem invenerit ! (Sall., c. 35.)]

opposition, j'entends un parti, voulant et promouvant un changement quelconque dans les principes constitutionnels, il eût de toute nécessité tenté le renversement de ce Sénat de la restauration. Mais non : des questions politiques on ne sut faire que des questions de personne : on changea les généraux : on envoya en exil deux ou trois hommes inutiles, insignifiants. Il ressortit de là que le prétendu parti populaire ne pouvait ni ne voulait gouverner par lui-même ; qu'il n'y avait plus dans Rome que deux seules formes de gouvernement possibles, la tyrannie ou l'oligarchie ; que tant que le hasard ne susciterait pas un personnage, sinon assez important, assez connu du moins pour monter au pouvoir, tout odieux que fussent les scandales administratifs, s'ils entraînaient quelques dangers pour un petit nombre d'oligarques, ils ne mettaient point en péril l'oligarchie elle-même. En revanche, il devenait aisé au premier prétendant venu de briser d'un seul coup toutes les chaises curules vermoulues de l'aristocratie. Voyez plutôt la fortune politique de Marius. Rien, absolument rien ne motive son succès ! Qu'après la défaite d'Albinus, le peuple eût renversé la Curie, on l'aurait compris, sinon trouvé dans l'ordre : mais après Metellus, après la marche par lui imprimée à l'expédition de Numidie, où donc était le prétexte à l'accusation de mauvaise conduite de la guerre, d'un danger couru par la République, de ce côté du moins ? Et pourtant, dès qu'un simple officier, un parvenu ambitieux se lève, il lui est aussitôt donné d'accomplir la menace sortie jadis de la bouche du premier Africain (III, p. 239 ; IV, p. 405) ; il se fait porter, contre la volonté formelle et expresse du pouvoir, à l'un des principaux commandements militaires ! Absolument nulle et inefficace entre les mains du soi-disant parti populaire, l'opinion publique s'offrait comme une arme irrésistible au futur monarque de la cité de Rome. Non que je veuille dire que Marius ait jamais joué au prétendant, et moins que jamais à l'heure où il brigua devant le

peuple le généralat en chef de l'armée d'Afrique. Néanmoins, qu'ils aient eu ou non l'intelligence de leurs actes, c'en était fait du système aristocratique de la restauration du jour où les généraux sortaient tout armés de la machine des comices; ou, ce qui était la même chose, du jour où un officier, pourvu qu'il fût populaire, osait et pouvait se porter de lui-même et par les voies légales au généralat. Nous voyons figurer un élément tout nouveau dans ces crises qui précèdent la tempête finale : les hommes de l'armée et le pouvoir militaire entrent sur la scène des révolutions politiques. On ne pouvait discerner encore si l'élévation de Marius serait l'acte préparatoire d'un nouvel assaut donné à l'oligarchie en vue d'une tyrannie future; ou si ce n'était encore, comme il était arrivé tant de fois, qu'un empiètement, sans autres conséquences, sur la prérogative gouvernementale : seulement, il était à prévoir que si le germe venait à maturité, la tyrannie échoirait non plus à l'homme purement politique, comme Gaius Gracchus, mais à l'officier d'armée. L'organisation militaire était remaniée à la même heure : en formant son armée pour la guerre d'Afrique, Marius, le premier, n'avait plus regardé aux conditions de fortune, jusque-là requises : il avait ouvert les rangs de la légion au plus pauvre volontaire d'entre les citoyens, pourvu qu'il se montrât bon soldat. Il se peut, certes, que l'innovation ait été dictée par des motifs uniquement stratégiques : encore était-ce un événement considérable et de grande conséquence que de changer ainsi du tout au tout la constitution de l'armée. Auparavant, le soldat avait des biens à perdre : dans les temps primitifs il avait aussi possédé quelque chose : aujourd'hui, la légion reçoit toutes gens n'ayant rien que leurs bras, et n'espérant rien que de la générosité du chef. L'aristocratie, en 650, a le pouvoir illimité, comme aux beaux jours de 620 : mais les symptômes de la catastrophe s'amoncellent; et à l'horizon politique, l'épée s'est placée à portée du sceptre.

104 av. J.-C.

134.

CHAPITRE V

LES PEUPLES DU NORD

Depuis la fin du ^{vii}e siècle, la domination de la République s'étendait sur l'ensemble des trois grandes péninsules qui, se détachant du continent du nord, s'enfoncent au milieu des eaux méditerranées : domination en plus d'un endroit mal assise, si l'on considère que dans les régions du nord et de l'ouest, en Espagne, que dans les vallées ligures de l'Apennin, et dans celles des Alpes, que dans les montagnes de la Thrace et de la Macédoine enfin, nombre de peuplades libres ou à moitié libres osaient encore porter le défi à la molle insouciance du gouvernement romain. Les relations continentales de l'Italie avec l'Espagne, de l'Italie avec la Macédoine étaient demeurées très-superficielles; et quant aux pays d'au delà des Pyrénées, des Alpes et des Balkans, aux vastes contrées qu'arrosent le Rhône, le Rhin et le Danube, tous restaient en dehors de la sphère politique de Rome. L'heure est venue de nous demander ce qu'elle avait fait pour assurer de ce côté la sécurité de son empire, ou pour l'arrondir; et aussi de raconter comment un jour

Rapports
avec le nord.